

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 23.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 8 JUIN 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

L'INSTITUT ROYAL

L'Institut Royal existe ; il s'est manifesté officiellement au monde à Ottawa, jeudi, 25 mai, au milieu d'une pompe et d'un éclat qui ont jusqu'ici fait défaut à nos fêtes littéraires et scientifiques. C'est dans la salle des séances du Sénat qu'il nous est apparu, dans une salle peu habitée à autant d'harmonie. Notons en peu de mots les premiers pas de l'enfant vice-royal. Donc jeudi, 25 mai, à 4 heures de relevée, Son Excellence prend place au fauteuil du Sénat, comme au jour de l'ouverture du parlement. Quatre aides de camp, de l'or galonnés l'accompagnent. En face siègent les membres de l'Institut Royal. Autour de la salle, une triple rangée de dames rayonnent dans d'éblouissantes toilettes ; la beauté et la jeunesse forment un cadre à la science et à la littérature.

Son Excellence ouvre la séance, en prononçant quelques paroles pleines d'à-propos. Il cède la parole à M. Dawson, le président et à M. Chauveau, le vice-président de l'Institut. M. Dawson prononce un discours qui n'a rien de saillant.

Nous attendions le discours de M. Chauveau avec une certaine impatience. A notre sens, il ne devait pas souffrir de la comparaison avec son émule. M. Chauveau est resté pour nous la plus haute personnalité littéraire de notre pays, et ses titres, comme homme de lettres à la reconnaissance des Canadiens, ne sont pas minimes. Il a été un des premiers à attirer sur nous l'attention des hommes sérieux de la France. Le doyen de nos littérateurs, il écrivait ses plus belles pages alors que MM. Casgrain, Fréchette, Routhier, etc., n'étaient pas encore sur les bancs de l'école. Il restera bien peu de chose dans cinquante ans de tout ce qui s'est écrit aujourd'hui, mais l'oubli respectera encore alors le meilleur de l'œuvre de M. Chauveau. Ce trop court hommage rendu à la valeur littéraire de M. Chauveau, nous permet de lui dire que son discours à l'Institut Royal a été pour nous, comme pour nombre de ses amis, un désappointement assez vif. Nous n'attendions pas de lui ce qui nous aurait satisfait chez un autre : une banalité et des redites. M. Chauveau a été bien au-dessous de sa réputation. Nous le regrettons et pour lui et pour ceux qu'ils représentaient en cette circonstance. Nous souhaitions le voir planer au-dessus de M. Dawson, et il s'est contenté de se tenir près de son collègue terre-à-terre. On aurait dit qu'il y avait entente entre les deux premiers officiers de la société pour être médiocres.

On nous dit que c'était une improvisation ; ce n'est pas là une excuse. Il n'est pas plus permis de se présenter sans préparation devant un auditoire réuni pour entendre de belles choses, que de paraître en public

dans une tenue négligée, que d'aller à la bataille sans armes et de plaider une cause sans la connaître. Les membres de l'Académie Française, appelés à parler en séances solennelles, polissent et repolissent leurs discours pendant six mois.

On trouvera peut-être nos paroles un peu dures. Nous déclarons que nous avons l'intention d'être sévère à l'égard des membres de l'Institut Royal. Ils ont été choisis entre tous à raison de leur supériorité. Ils n'ont donc pas droit à cette indulgence dont on doit faire preuve à l'égard des débutants.

Le même soir, séance de la section française, à laquelle assiste Son Excellence le gouverneur-général. Lord Lorne visite la section française avant l'autre. M. Faucher de St. Maurice prend la parole. Nous l'écoutons ; évidemment la politique ne l'a pas encore tout à fait enlevé à la littérature. Sous le député, qui a subi le *charabia* de ses collègues, nous retrouvons encore l'écrivain facile et élégant de *Québec à Mexico* ; il n'a rien perdu de sa verve d'autrefois, mais nous l'avertissons qu'il court de grands dangers : il est à peu près certain qu'il ne servira pas de modèle à ses confrères de la Chambre, mais qu'au contraire ceux-ci déteindront sur lui. M. Faucher lit bien ; il s'efforce de donner par sa voix plus de sonorité encore à sa phrase naturellement sonore. Il ne va pas cependant jusqu'à l'emphase. Si nous avions une réserve à faire, nous dirions à M. Faucher que nous avons trouvé excessifs les compliments qu'il décochait à bout portant à ses confrères en immortalité rangés autour de lui. On nous répondra que c'est un peu l'usage à l'Académie Française ; mais aux séances de cette illustre compagnie l'ironie et la pointe courent sans cesse entre les phrases les plus mielleuses. Avec ces compliments à outrance on a l'air de faire de la camaraderie, sans compter qu'ils n'établissent aucune ligne de démarcation entre ceux qui les méritent et ceux qui ne les reçoivent qu'à titre d'eau bénite de cour.

Après M. Faucher, M. Lemoine. Quelle chute ! Ce qui nous convainc de l'irréparable médiocrité de M. Lemoine, c'est qu'il n'en a pas conscience. Sans broncher il a vidé devant ses collègues le sac de lieux communs le plus complet que nous ayons vu ! Et dans quelle langue ! Ah ! nous ne serons pas sévère pour M. Lemoine, parce que le juger sévèrement serait l'accabler. Mais franchement, nous trouvons que la section française n'aurait pas dû se choisir comme président un homme qui a dit, comme il l'a répété plusieurs fois l'autre soir, quatre-s-historiens, quatre-s-avocats—la parallèle entre Garneau et Ferland ; — j'ai contribué à élever un mausolée en *marbre de pierre* sur la tombe de M. Garneau (sic).

Il ne reste à la section française qu'à se cacher tant qu'elle aura un tel président ou bien à mettre cette lumière douteuse sous le boisseau lorsqu'elle tiendra ses séances.

Pas de tête, plutôt qu'une tête pareille ! Quelle idée aurait-on de nous à l'étranger si M. Lemoine se mêlait d'écrire à une société quelconque en se couvrant du bonnet de président de la section française ? Nous n'avons aucune animosité contre M. Lemoine, que nous estimons partout, excepté sur le terrain de la littérature, mais le regarder comme un homme de lettres, c'est une toute autre affaire.

Le lendemain, autre séance, dont MM. Casgrain et Lemay ont fait les frais. Le premier a lu une étude sur notre passé littéraire. M. l'abbé Casgrain est un des hommes qui font le plus d'honneur à notre littérature, et il est du petit nombre de nos écrivains dont l'opinion et les écrits ont de l'autorité. Ceux qui ont été témoins de ses débuts savent quels progrès il a fait depuis un bon nombre d'années. Accueillis par de terribles critiques, ses premiers écrits dénotaient cependant, malgré leurs défauts, un talent réel. Ils péchaient par une exubérance de sève que le temps et des critiques trop vives, mais prises en bonne part, ont fait disparaître. Lisez ses derniers travaux, lisez son histoire d'une paroisse canadienne au XVII^e siècle, et vous trouverez dans ces belles pages une phrase correcte, nerveuse, et une vigueur d'expressions peu commune ; c'est le vrai style de l'histoire. Le travail de M. Casgrain a été fort goûté en dépit de sa voix et de sa façon de dire qui laissent à désirer.

M. Lemay a lu un petit poème : *Le bien pour le mal*, qui a été fort loué. Nos lecteurs partageront bientôt le plaisir de ses auditeurs d'Ottawa, car nous publierons prochainement *Le bien pour le mal*. Rarement M. Lemay a été mieux inspiré, et nous retrouvons le barde de Lotbinière dans ses beaux vers, avec toutes les qualités de son talent si remarquable lorsqu'il frappe la veine qui lui convient.

* *

Il s'est produit à la première séance de la section des sciences un incident que nous tenons à présenter sous son véritable jour, car il a été défigurés par la plupart des journaux. M. Sterns Hunt, président de cette section, y prononça le discours d'ouverture et, sans égard pour ses auditeurs qui ne pourraient pas partager ses idées, il se fit l'écho des théories de Darwin, Huxley et Claude Bernard, sur l'origine de la vie. D'après M. Sterns Hunt, la vie apparaît d'abord dans les substances inorganiques et se manifeste plus tard dans les êtres organisés. M. l'abbé Hamel, recteur de l'Université-Laval, membre de la section des sciences, se hâta de protester contre de pareilles théories et de dégager sa responsabilité, attendu que ce discours, prononcé par le président, pouvait être regardé au dehors comme un reflet de l'opinion de la section des sciences. La discussion s'engagea sur ce point, et tous les collègues anglais de M. Hamel, qui prirent la parole, se rangèrent de son avis. Plusieurs membres de la section française des lettres ne donnèrent pas leur démission, comme l'ont annoncé les journaux, à cause de ce discours qui ne pouvait pas les regarder.

* *

Voilà en peu de mots ce qui s'est passé à Ottawa. La société est organisée : Puisse-t-elle remplir le but que lui a assigné Son Excellence et vivre longtemps ! Nous avons signalé les erreurs commises au début, nous avons déploré que plusieurs de nos meilleurs écrivains aient été laissés de côté, parce que nous croyons que des hommes comme Mgr Taché, Mgr Raymond, MM. Cauchon, Gérin-Lajoie, Royal, Buies, Garneau, etc., auraient dû y trouver place avant au moins un bon tiers de ceux qui y figurent. Si ces hommes n'avaient pas été exclus, on ne serait pas exposé à entendre dire, qu'à quatre ou cinq exceptions près, il serait possible de former en dehors de l'Institut une réunion de littérateurs plus dignes d'y figurer que ceux que M. le vice-président a, l'autre jour, comblés d'éloges.

A. D. DeCELLES.

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

AD IMAGINEM DEI.—AD IMAGINEM SIMIL.

Par une belle nuit d'été, quand les astres scintillent à la voûte azurée, quel est l'homme assez froid pour ne pas s'écrier avec enthousiasme comme David : " Les cieus racontent la gloire de Dieu et la nuit la redit à la nuit ? " Quel est celui qui, suivant au printemps le progrès aussi mystérieux que visible d'une végétation luxuriante, n'a pas admiré avec un vif sentiment d'amour et de reconnaissance l'œuvre providentielle de la main divine ? Et, sur les vagues de l'océan, qui n'a pas été tenté d'en chanter les sublimes grandeurs, les profondeurs insondables ?

Cependant, tout près de nous, il est un être plus merveilleux que les cieus, plus étonnant que les mystères de notre planète, plus grand que l'océan. Cette créature sublime, c'est l'homme.

Le monarque de l'univers s'offre aux yeux du chrétien comme le chef-d'œuvre de Dieu, et un chef-d'œuvre si achevé, si excellent que devant lui toutes les beautés du monde sensible s'évanouissent comme les clartés des étoiles pâlisent en face du soleil. Aussi, avec quel soin, avec quelle minutieuse attention Dieu procède, quand il veut l'appeler à l'existence !

Pour faire sortir tous les autres êtres du néant, le Créateur n'eût besoin que d'un mot : " Que la lumière soit ; " et la lumière fut. " Que les étoiles brillent au firmament ; " et les étoiles brillèrent tout aussitôt de